

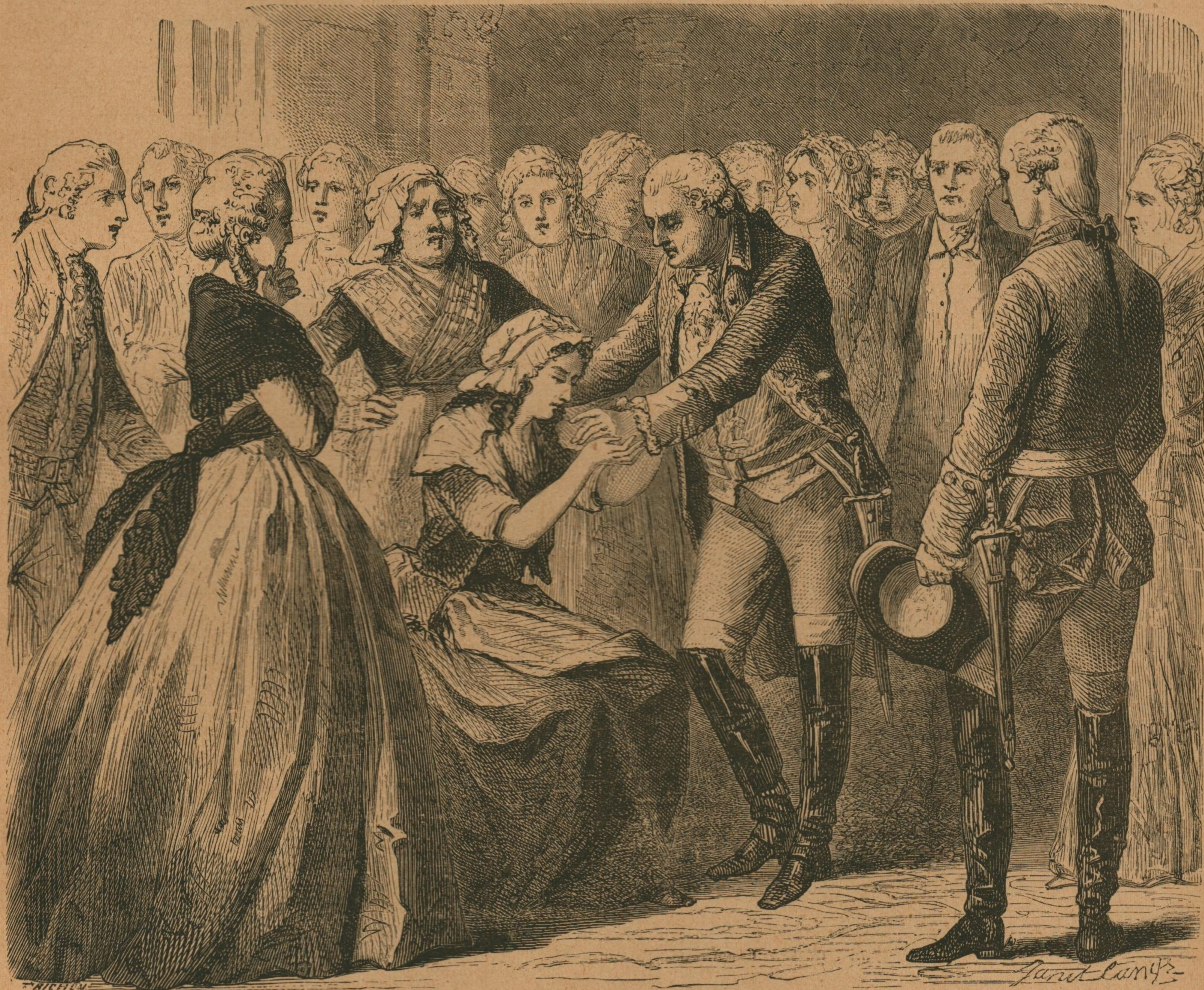
A. DUMAS - LAMARTINE - DE BALZAC
E. SUE - J. SANDEAU - O. FEUILLET
H. MURGER - TH. GAUTIER - MÉRY
G. DE BERNARD - E. SOUVESTRE

HUGO - C. SAND - A. DE MUSSET
F. SOULIÉ - J. JANIN - A. KARR
A. DUMAS FILS - L. GOZLAN
E. SCRIBE - P. FÉVAL - ETC.

LES BONNS ROMANS

SOMMAIRE

ANGE PITOU, par ALEXANDRE DUMAS.
LA FAMILLE ALAIN, par ALPHONSE KARR.
LA FAMILLE KEGGE, par HILDEBRAND.



Elle poussa un cri de honte. — Page 276, col. 2.

ANGE PITOU

PAR

ALEXANDRE DUMAS (1).

MAILLARD GÉNÉRAL. (Suite.)

La place de l'Hôtel de Ville, vide de femmes, s'était remplie d'hommes.

Ces hommes c'étaient des gardes nationaux soldés ou non soldés, d'anciens gardes français surtout, qui, passés dans les rangs du peuple, avaient perdu leurs privilèges de gardes du roi, privilège dont avaient hérité les gardes du corps et les suisses.

Au bruit que faisaient les femmes avaient succédé le bruit du tocsin et la générale.

Lafayette traversa toute cette foule, mit pied à terre au bas des degrés, et sans s'inquiéter des applaudissements mêlés de menaces qu'excitait sa présence, il se mit à dicter une lettre au roi sur l'insurrection qui avait eu lieu le matin.

Il en était à la sixième ligne de sa lettre, lorsque la porte du secrétariat s'ouvrit violemment.

Lafayette leva les yeux. Une députation de grenadiers demandait à être reçue par le général.

Lafayette fit signe à la députation qu'elle pouvait entrer.

Elle entra.

Le grenadier chargé de porter la parole s'avança jusqu'à la table.

— Mon général, dit-il d'une voix ferme, nous sommes députés par dix compagnies de grenadiers; nous ne vous croyons pas un traître, mais nous croyons que le gouvernement nous trahit. Il est temps que tout cela finisse; nous ne pouvons pas tourner nos baïonnettes contre les femmes qui nous demandent du pain. Le comité des subsistances

malverse ou est incapable; dans l'un ou l'autre cas, il faut le changer. Le peuple est malheureux, la source du mal est à Versailles. Il faut aller chercher le roi et l'amener à Paris; il faut exterminer le régiment de Flandre et les gardes du corps, qui osent fouler aux pieds la cocarde nationale. Si le roi est trop faible pour porter la couronne, qu'il la dépose. Nous couronnerons son fils. On nommera un conseil de régence, et tout ira au mieux.

Lafayette étonné regarde l'orateur. Il a vu des émeutes, il a pleuré des assassinats, mais c'est la première fois que le souffle révolutionnaire lui frappe en réalité le visage.

Cette possibilité que voit le peuple de se passer du roi l'étonne, fait plus que de l'étonner, le confond.

— Eh quoi! s'écrie-t-il, avez-vous donc le projet de faire la guerre au roi et de le forcer à nous abandonner?

— Mon général, répond l'orateur, nous aimons